

XYZ. La revue de la nouvelle

Promenades immobiles

Jérémie Leduc-Leblanc



Number 84, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3268ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leduc-Leblanc, J. (2005). Promenades immobiles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (84), 41–47.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Promenades immobiles

Jérémie Leduc-Leblanc

L NEIGEAIT lentement. Ce jour-là. L'air était doux, presque chaud. Les rues désertes. Main dans la main, nous marchions, Boris, au milieu de nulle part. Rien n'aurait pu nous séparer. Rien, vraiment. Mais voilà. Ce n'était pas suffisant. L'hiver n'a pas su me retenir, m'attacher à toi. Et je suis parti. Sans regarder derrière moi. Je me suis éloigné. Un paquet de gâteaux suspendu à mon bras. Sur ma peau, il n'y avait plus que le vent, le goût de l'encre et des mots.

Ma main s'est détachée de toi. Boris. Je te quitte. J'ai besoin de m'exposer, comprends-moi, j'ai besoin de mots pour respirer. Je rentre à la maison. Dans cet appartement trop grand pour moi, quand tu n'y es pas. Je rentre pour écrire. Pour m'éclaircir la voix, comme tu dis. Pour essayer de saisir l'imperceptible mouvement des choses et du monde. Et comprendre pourquoi, l'autre jour, je n'ai pas su faire face.

Sans toi, Montréal me semble une ville inconnue, étrangère. Trop petite pour que je m'y perde vraiment. Je marche et mon corps tremble. Il tremble de ton absence. Car il a besoin de toi. Il a le désir de toi. La faim de toi, mon corps. Boris. Jusqu'à l'exténuation. Et de mots. Aussi. Pour surmonter la crainte que j'ai de veiller sur nous, la crainte d'avoir à disparaître encore.

J'aimerais avancer sans toujours regarder derrière moi. Faire confiance, un peu plus, et faire face. C'est quelque chose qui s'apprend, dit-on. Il suffit de s'en remettre à l'autre, de lui faire don d'une part de soi. Ce n'est pas une question de risque, ni même de chance. Et il ne suffit pas de résister à l'envie de regarder par-dessus son épaule. Boris. Ce ne sont pas les gestes qui établissent la confiance. Il faut renoncer à atteindre quoi que ce soit. Renoncer à nos gestes familiers, à un peu de nous-mêmes. Sans nous effacer.

Malgré tout, il y a certains gestes qu'on a besoin de répéter. Par précaution envers soi-même et parce qu'ils nous aident à

avancer. Comme prendre le temps de s'installer avant d'écrire. Tailler ses crayons s'il le faut. Écrire un poème pour s'échauffer. Mettre de l'ordre dans ses papiers. Peu important les gestes, Boris. Peu importe leur signification. Mais faire quelque chose. Simplement pour cesser de penser, pour cesser de tout remettre en cause.

Assis à ma table de travail, je commence par t'inventer. Plus tard seulement, lorsque j'aurai noirci une page ou deux, je te rejoindrai. Nous marcherons ensemble, traverserons des villes imaginaires, main dans la main. Il n'y aura plus de silence entre nous. Rien de fragile. Sur le canapé près de moi, Léon fait semblant que je n'existe pas. Il dort profondément. Et loin de toi, Boris, je sais déjà que cette histoire sera la nôtre.

Mais rien n'est vraiment simple. Jamais. Il y aurait trop de choses à dire. Et trop encore à taire. Tu es parti de ton côté, rue Saint-Denis, emportant avec toi toutes ces choses que je n'ai jamais eu le courage de dire. J'avais seul, un paquet de gâteaux dans les bras et des mots plein la tête. Il neigeait. Et je me disais que nous ne devrions jamais écrire sur autre chose que cela. La neige.

Quand tu es absent, Boris, les mots me désertent. Les phrases n'ont plus la même densité, la même urgence. J'essaie d'écrire. Mais je n'y parviens pas. Trop de mots s'effritent sous ma plume, trop d'histoires se brisent entre mes mains. Les feuilles restent blanches. Comme si mes doigts n'arrivaient pas à retenir un peu de ce qui fuit en nous, à s'accrocher à la moindre parcelle de réalité.

Je me souviens de tout, Boris. Je me souviens de notre rencontre à Prague, dans cette petite auberge de jeunesse. Puis de notre voyage en Allemagne et en Pologne. Nous partagions toujours le même dortoir, partout où nous allions. Tu parlais sans cesse de la Russie et j'écoutais. Dans ma tête défilaient des images de toi, de ton pays, de son histoire. Je ne comprenais qu'un mot sur deux.

Tu nous as suivis de Prague jusqu'à Cracovie. Jusqu'à Auschwitz, Lydia et moi. Et c'est là que nous avons échangé nos

adresses, griffonnées à la hâte sur de petits bouts de papier. Tu semblais perplexe devant les noms que tu avais à lire. Montréal. Québec. Canada. L'alphabet ne t'était pas inconnu, mais il te fallait encore prononcer les noms en russe pour comprendre. Tu m'as dit « Je viendrai » et je ne t'ai pas cru.

J'aurais voulu répondre autre chose, ce jour-là, te dire combien j'avais besoin de toi. Les fenêtres étaient couvertes de givre et dehors la neige craquait sous les pas. Mais il y avait toi. Ici. Ta présence, près de moi, ta chaleur. Je savais tout cela. Tu as tendu les bras vers moi et je me suis détourné. Trop de travail. Trop de projets. Jamais assez de temps pour nous. Pour se reposer l'un sur l'autre. As-tu dit. Tu as tendu les bras vers moi et je n'ai pas su faire face.

Ce jour-là, tu es sorti en claquant la porte. Plus tard, Lydia m'a téléphoné. Tu dormais sur son canapé. Elle n'avait rien compris à ton charabia. Tu avais pleuré toute la soirée et Simon, son nouveau copain, s'impatientait. Elle t'avait offert du vin chaud et tu t'étais endormi. Je suis allé te rejoindre et nous sommes rentrés ensemble. Apaisés. L'hiver recouvrait la ville d'un fin lainage blanc. Il était tard.

Il fallait que tu gagnes. Il fallait que je comprenne au moins une fois. Nous étions ensemble depuis deux ans déjà et nous n'allions nulle part. Cette nuit-là, nous n'avons pas dormi. Nous sommes restés silencieux. Je te serrais contre moi. Je caressais ton corps trop maigre, je caressais tes hanches. Ta poitrine. Je n'avais aucune parole réconfortante à t'offrir, Boris, rien qui puisse te consoler. Je t'offrais mon corps. Je m'offrais et ce n'était pas suffisant. J'étais incapable de parler. J'étais perdu et nous pleurons.

Je continue à t'imaginer, même quand tu es absent, Boris. À sentir ton corps près du mien. Tes mains sur mon ventre et ta tête posée sur mon épaule. C'est cela que j'aurais voulu te dire, ce jour-là. Si j'étais parvenu à faire face. Dire ta force quand tu m'attires à toi. La beauté de nos corps enlacés et de nos sexes l'un contre l'autre. Dire surtout la lenteur avec laquelle tu parcoures mon corps, et cette tendresse insoupçonnée, patiente.

On naît plusieurs fois dans une vie et je suis né pour toi un jour grisâtre de février. Je suis né quand, sous les couvertures, ton corps chaud a rejoint le mien. Des larmes glacées coulaient sur mes joues. Je ne pleurais pourtant pas. Ou si peu. Tes mains reposaient sur mon sexe, ta bouche sur mon front et sur ma bouche. Ton souffle dans mon cou et dans mon dos. Tes bras qui m'enlaçaient, qui me disaient ta fougue, ton désir. Je pleurais et je tremblais, je ne savais pas par où commencer à t'aimer.

Parfois je doute. Je doute que tout cela ait un sens. Que nous-mêmes ayons jamais existé, jamais vécu ensemble. Sur le canapé, Léon, ou Chapka comme tu t'obstines à l'appeler, se lève et fait quelques tours sur lui-même. Je te connais si peu, Boris. Je te connais de si loin, à travers ce que chaque jour, écrivant, je fais de toi. Je n'écris pas pour autre chose que pour nous inventer. Pour donner du sens à ce qui m'échappe et glisse entre nous. Pour imaginer ce qui toujours manquera.

Sur ma table de travail, j'étale bien en vue quelques-uns des messages que tu m'as écrits récemment. Petits papiers jaunes, roses ou bleus, qui n'en finissent plus de dire l'ampleur de ton désarroi. Reviens. Je ne te comprends plus. Parle-moi. Des messages comme des appels à l'aide. Qui sont en eux-mêmes une manière de tendre les bras. Et moi qui me détourne. Trop de choses à faire, à écrire. J'entends encore la porte claquer derrière toi.

J'ai marché longtemps ce jour-là. Non pas tant pour te retrouver, Boris. Ou pour te rattraper. Je cherchais quelque chose de toi, dans cette ville qui n'est pas la tienne. Un lieu, sans doute, où j'aurais pu te reconnaître, où je me serais senti chez moi parce qu'il aurait été un lieu créé pour toi. Mais rien. Je suis rentré les mains vides.

J'écris ton corps, Boris. Comme au premier jour. Pour faire face. Boris. Pour faire face. Et pour donner du sens à nos existences. J'écris ton corps comme un pianiste, en caressant chaque touche avant de l'enfoncer. J'écris en posant mon oreille sur le papier, pour l'entendre crisser et gémir sous la pression de mon stylo. Les mots sont si fragiles à parler de nous. Boris. Il faut résister à l'envie de regarder derrière soi.

Un paquet de gâteaux dans les mains, j'ai erré seul un long moment, rue Saint-Denis. Ce soir, nous fêterons Lydia. Et Simon sera là. Je crois qu'il m'aime bien, Simon, il joue les grands frères avec moi. Il me donne des tapes dans le dos. M'accueille chaleureusement. Remplit mon verre fréquemment. Je ne le menace pas, Simon. Pour lui, je ne suis plus personne. Je suis passé de l'autre côté. On n'en revient pas.

Quand tu es arrivé chez moi, ce matin-là, tu avais épuisé tous tes recours. Il fallait te fixer. Cesser de parcourir l'Europe de long en large. Quitter la Russie définitivement ou y retourner pour de bon. Tu es alors venu vers moi. Mais je ne t'attendais pas, Boris. Je ne t'avais fait aucune promesse. J'avais d'autres mots en tête que l'amour.

Ce matin-là, lorsque le grincement sonore de la sonnette a retenti, Lydia et moi dormions encore. À mon habitude, j'allai répondre presque nu. Nous nous sommes d'abord regardés un long moment, d'un côté comme de l'autre de l'embrasement de la porte, et tu es entré.

Je me souviens. Tu avais pour seul bagage une petite valise en velours côtelé rouge, montée sur roulettes. Une petite valise que tu traînais derrière toi comme un petit chien, sans te soucier des dénivellations ou de l'angle des murs. Tu t'es assis sur le canapé sans me regarder, avec l'air effaré de ces gens qui arrivent au milieu d'une conversation où l'on parle d'eux. Sans hésiter, Léon est allé se blottir contre toi. Il venait de t'adopter, aurait-on dit. Une tristesse sereine se lisait sur ton visage.

Nous n'avons pas fait l'amour tout de suite, non. Je me suis d'abord rhabillé, enfilant un vieux jean et un gaminet blanc. J'ai fait du café, pieds nus sur la céramique froide de la cuisine. Lydia s'est levée presque immédiatement. Et nous avons parlé de notre séparation à Cracovie, et d'Israël aussi, où Lydia et moi sommes allés après notre rencontre. Tu avais retrouvé ta bonne humeur. Je crois qu'elle a compris à ce moment-là. J'étais déjà ailleurs, avec toi. Tu étais revenu pour moi. Et je partirais.

Finalement, c'est Lydia qui devait partir. Mais elle a d'abord laissé les choses aller. Entre nous. Elle disait qu'elle voulait voir

la suite. Elle n'était pas offusquée par la situation. Au contraire. Nous l'amusions, et elle avait l'impression d'être aux premières loges d'un spectacle où la crainte le disputait au désir. Elle est partie six mois plus tard. Mais nous ne nous sommes pas rejoints tout de suite. On aurait dit qu'il y avait soudainement trop d'espace entre nous.

Un stylo entre les mains, j'invente une suite à notre histoire, Boris, je trace les contours de nos existences respectives. Mais je ne connais rien de toi, rien de la Russie, aucun des lieux de ton enfance, aucune des images qui t'ont nourri. Rien de rien. Alors j'invente. J'invente parce que j'ai besoin de me sentir menacé. Besoin de cette fragilité, pour continuer à penser, pour aimer, tout bonnement. Parce que je voudrais seulement te savoir derrière moi.

Avant d'aller chez Lydia, plus tard, j'irai acheter une bouteille de vin. Rouge. Comme tu l'aimes, Boris. La porte à peine entrouverte, Simon s'en emparera. M'en servira un verre aussitôt. Je le boirai en pensant à toi. J'embrasserai Lydia sur les joues en pensant à ma vie d'avant. En pensant à nous, et à Simon qui attendra derrière moi. C'est très précisément ce moment-là qu'il choisira pour emplir mon verre encore plein et me parler poésie. Sans doute me répétera-t-il qu'il a hâte de me lire.

Je cherche, Boris, je ne fais pas semblant. Mais partout où je vais, mes pas me ramènent toujours rue Fairmount, rue Saint-Laurent ou rue Milton. Dans toutes ces petites boulangeries et pâtisseries cashères où Lydia et moi allions souvent flâner. Je cherche là quelque chose qui pourrait t'appartenir. Quelque chose de durable.

Après deux ans, je ne sais rien de toi. Seulement de petites choses. Je sais de toi ce qui me concerne. Ce qui m'implique. Boris. Je sais que tu dors en tenant ton sexe entre tes mains. Je sais que tu prends tes douches presque froides. Mais de ta vie d'avant, rien. Tu ne parles plus de la Russie, comme si tu tenais ton passé à bonne distance du présent.

Entre tes bras, j'ai l'impression d'être ailleurs. C'est cela que j'aurais voulu te dire ce jour-là. Mais combien, aussi, j'aime ton

corps, Boris, avec ma bouche, avec mon sexe. Combien j'aime nos corps emmêlés, nos corps identiques. Combien j'aime t'aimer le jour et faire l'amour avec toi dans l'obscurité. T'aimer avec mes doigts, tracer sur ton corps des motifs invisibles, te toucher, t'embrasser. Boris.

Mais je n'ai pas su faire face. Je me suis dérobé. Je me suis détourné. Chapka s'éveille, tend une patte vers l'avant, avec nonchalance. Il attend, les paupières closes. Boris. Il sait que tu reviendras. Il a confiance. Peut-être sait-il aussi qu'aucune parole ne nous lie jamais vraiment. À personne. Peut-être a-t-il trouvé refuge en toi. Accepté de faire face, de faire confiance, alors que moi, j'en suis incapable.

Comme toi, Boris, je gratte le passé à la recherche du présent. Comme ce jour où tu as gratté le nom de Lydia sur la boîte aux lettres. Tu étais radieux. C'était comme une naissance pour toi. Tu venais d'écrire ton nom dans mon alphabet. Soukharov. Tu venais d'apparaître. En quelque sorte. C'est aussi pour cela que j'écris, que je nous invente. Pour cesser de m'effacer et me souvenir.

Je te quitte, Boris. Chaque fois que j'écris. Ce départ m'est nécessaire. Chaque fois. Et j'écris pour te rejoindre. Ce soir, Lydia nous attend. Tu viendras plus tard, Boris. Après le travail. Nous fêterons, Simon, Lydia, toi et moi. Et nous partirons ensemble, emmitouflés jusqu'au cou. Le vent sera tombé. Il neigera peut-être un peu. Et cette nuit encore, je sentirai ton souffle dans mon dos, ta chaleur près de moi. Mais nous marcherons un peu avant de rentrer, puisque nous nous aimons plus facilement ainsi, et nous apprendrons à nous quitter.